

Georges Navel : travaux et parcours

– UN ENTRETIEN –



■ S'il fallait démontrer que nous avons les admirations fidèles, l'attesterait sans nul doute celle que nous nourrissons pour l'écrivain vagabond et libertaire Georges Navel (1904-1993), qui a fait l'objet, en 2003, à l'époque où nous paraissions en revue (papier), d'un double numéro spécial d'*À contretemps*¹, publication reprise en volume², en 2011. Dans un excellent article qu'elle lui avait consacré – « Le travail de la main à plume » –, Arlette Grumo y écrivait : « Auteur d'un seul livre sans cesse remis sur l'ouvrage – *Chacun son royaume, Parcours et Passages* n'étant finalement que d'admirables variations de *Travaux*, son premier livre –, Navel, écrivain de la "vie ordinaire", inscrivit avec constance ses pas dans ceux de sa classe – dont il s'affirmait "moralement" solidaire. Mais, au-delà, de cette

belle fidélité, ce "Navel, du Syndicat des terrassiers" – comme il l'écrivit à un juré du Goncourt – était d'abord un insoumis définitif, un réfractaire à tout enfermement, un franc-tireur de l'écriture.³ »

Datant d'avril-mai 1975, l'entretien de Georges Navel que nous reprenons ici fut originellement publié dans le premier numéro de la revue *Les Révoltes logiques*, paru au quatrième trimestre de 1975.

Retranscrire fidèlement du Navel est tâche impossible. Quiconque l'a entendu parler sait que le charme de son oralité, faite de silences suspensifs, d'hésitations réflexives, de quêtes des mots justes, d'allers et retours continuels, ne résiste pas à sa transcription. Lui-même le disait d'ailleurs : « L'enregistrement vocal exige la même voie de transmission. Il se fait par rapport aux gens auxquels on parle. On voit leurs yeux, ils ont compris, on ne s'étend pas. » Cette difficulté, nous l'avions déjà affrontée, en 2003, dans la transcription d'un entretien qu'il avait accordé à Phil Casoar sur son « aventure espagnole » au temps de la révolution sociale⁴ et dénouée en n'hésitant pas à retravailler l'entretien transcrit pour lui donner une forme écrite simplement lisible. C'est le même choix que nous avons opéré ici, en partant de sa version parue dans *Les Révoltes logiques*. Nous ne pensons pas nous être trompés, mais nous devons en avertir nos lecteurs. Et conclure en les incitant à lire Georges Navel, et notamment les dernières éditions ou rééditions qui ont récemment paru : *Passages* (L'échappée), *Contact avec les guerriers* (Plein Chant), *Parcours et Près des abeilles* (Gallimard). Ils ne le regretteront pas.

- À contretemps -



¹ Numéro 14-15, décembre 2003, en ligne sur <https://acontretemps.org/spip.php?rubrique7>.

² À contretemps, *L'Écriture et la Vie. Trois écrivains de l'éveil libertaire : Stig Dagerman, Georges Navel, Armand Robin*, Les Éditions libertaires, Chaucre, 2011, 336 p.

³ Arlette Grumo, « Le travail de la main à plume » : <https://acontretemps.org/spip.php?article62>.

⁴ « Une aventure espagnole » : <https://acontretemps.org/spip.php?article32>.

À dix ans, dans les années 1914-1915, j'ai vécu près du front. Ma famille habitait aux environs de Pont-à-Mousson, un petit village qui s'appelait Maidières. C'était à 2 km du Bois-le-Prêtre ; Bois-le-Prêtre, eh bien, c'était les tranchées, ça ne se battait pas férocement, mais enfin il y avait des attaques, des obus, la vie près du front, quoi... Et la rencontre, une rencontre qui pour moi a été très heureuse, des marins, des gars du génie. Ce qui fait que quand j'avais dix ans, les bleus de la classe 16 se sont amenés. J'aurais pu leur parler comme d'égal à égal parce que j'avais plus d'expérience... Bon voilà. Mais j'ai quand même connu la guerre, j'en ai un souvenir. J'ai retrouvé parmi les soldats des gars qui ressemblaient un peu à mon frère Lucien par les idées, j'ai connu des socialistes. Une escouade de la Territoriale qui logeait chez nous, qui dormait par terre, sur des matelas ; eh bien j'entendais leurs discussions, je savais ceux qui étaient socialistes et ceux-là nous étaient sympathiques. Il y avait un gars barbu qui était auvergnat, je l'entendais dire : « Ces patriotes à la graisse de chevaux de bois, ils commencent à me plaire. »

Lucien était libertaire...

Oui c'est ça... Ils étaient assez rares, les libertaires. Il en avait fréquentés. Premièrement, il était allé à Paris. C'était un révolté. Par la vie des usines, par l'exploitation. Il avait participé à des grèves, même s'il n'y en avait pas beaucoup en Lorraine. Jeune, il avait donc fréquenté les groupes libertaires de Nancy ; fallait qu'il aille à Nancy pour rencontrer des copains, et puis à Paris. Quand il avait été adolescent, ramassé sur le trimard, il avait vu la misère de près. Et puis il recevait les canards. De temps en temps chez nous, les gendarmes apparaissaient pour fouiller sa valise, pour perquisitionner. Alors, après la guerre, quand il revient...

Votre frère avant-guerre était contre la guerre...

... et puis il s'est engagé, oui...

Comment vous expliquez ça ?

Il ne faut pas oublier que dans le mouvement, les « grands » – Kropotkine, Jean Grave... – ont signé le « Manifeste des Seize ». Ce manifeste soutenait le bien-fondé de la position de la France. Nombreux d'ailleurs étaient ceux qui considéraient que la cause du droit et de la civilisation était de ce côté-là. À l'envers du Marx de 1870, en somme, qui, lui, préférait le triomphe de la Prusse avec l'idée que, si les Français prenaient une déculottée, ça rabattrait le caquet aux ouvriers parisiens. Là, les signataires du manifeste souhaitaient que la cause alliée triomphe ; ils ont peut-être, probablement, fait une erreur – elle leur a été reprochée –, mais ils l'ont faite au nom de certains principes, d'un attrait historique pour la France. C'est le cas pour le père Kropotkine. Il n'était pas le seul, c'était un mouvement : Sarajevo, l'attitude de l'Allemagne... Beaucoup ont perdu les pédales, mais les ont récupérées assez vite, dans les premiers mois ou dans l'année. Monatte, lui, et quelques autres, ne les ont pas perdues, mais pour des raisons qui m'échappaient alors. J'avais dix ans, je le rappelle. Moi, je suis surtout marqué par le retour de Lucien, mon frère. Après Maidières, nous nous sommes réfugiés à Lyon, en 1917 ou 1918. C'est par mon frère que je fréquente le groupe des syndicalistes ; et puis il y a tout ce qu'il me raconte, tout ce qu'il me dévoile.

Je l'ai dit, c'est un bouleversement que je ne souhaite pas aux adolescents de connaître. Je faisais confiance au monde des adultes, à leur sagesse, je croyais au respect. Et puis tout d'un coup, mon frère – c'était un frondeur, mon frangin – me dit en parlant des patriotes : « Ce sont des abrutis, des inconscients, on leur bourre le crâne ». Et il me révèle qu'il y a les marchands d'armes, l'exploitation industrielle, qu'on est de la chair à canon, etc. Ça tombe comme un couperet. J'ai fait, dans *Parcours*, un portrait des militants syndicalistes, de ces hommes bien, de ces militants de la première CGT. Ces gens qui lisaient, c'était des syndicalistes révolutionnaires – ou anarcho-syndicalistes. Ils avaient de la trempe. D'origine paysanne pour la plupart, ils étaient devenus ouvriers. Ils avaient de l'esprit, du bagout, de la force...

Ils étaient ouvriers qualifiés ?

Oui, ouvriers qualifiés, et pleins de ressources. Je suis de ceux qui pensent que les idées de révolte confèrent un certain génie. On peut les perdre, certes, ces idées, mais elles prédisposent à passer au crible de la critique un peu tout. De temps en temps, quand il y avait des discussions entre militants sur la société future, ça ne manquait pas d'humour. Ils se rendaient compte qu'il y aurait beaucoup de difficultés. Là où ils étaient positifs, c'était dans la lutte contre la guerre, leur action pour les lendemains qui chantent. À l'époque toute leur sympathie allait à la révolution russe...

Comment a-t-elle été perçue dans le milieu où vous viviez ?

Le milieu, c'était les copains, une petite société. Là, on la voyait comme une grande espérance, cette révolution. Lénine, Trotski, on connaissait leurs noms. Les soviets... On ne savait pas exactement ce que c'était que ces conseils d'ouvriers et de paysans – la forme de la dictature du prolétariat, nous disait-on –, mais on les regardait avec sympathie. J'avais assisté à un petit échange entre mon frère Lucien et le père Bécirard – dont j'ai fait le portrait dans *Parcours* –, qui était le type même de l'ouvrier-tribun. Il avait de l'allure, Bécirard, il parlait bien. « Tu sais, disait-il à Lucien, les masses sont indérottées. Quand elles rentreront de la guerre, elles reprendront leurs pantoufles. » C'était des militants qui avaient le sens du tragique, mais ça ne les empêchait pas de lutter. Sans se créer de fausses espérances. Ils étaient défaitistes, ils étaient contre la guerre. Mon frangin, lui, avait participé aux manifestations défaitistes, en 17. Je connaissais déjà, quant à moi, des déserteurs. Dans le groupe de la Jeunesse syndicaliste, il y avait un gars dont je me souviens si bien que je pourrais en faire le portrait. C'était un ajusteur, très porté sur l'humour, à l'accent très parigot. On l'appelait « Mémoire chancelante », il était « désert' » – mais il n'était pas le seul, il y en avait deux ou trois parmi les mobilisés. Il avait trouvé un truc : il achetait du lait pour que sa logeuse soit convaincue qu'il était malade. En entrant chez sa logeuse, il toussait. Au boulot, il ne toussait pas. Pour expliquer sa présence à l'usine à ceux qui s'inquiétaient des embusqués qui échappaient à la mobilisation, « Mémoire chancelante » prétendait qu'il risquait une rupture d'anévrisme et qu'il ne lui fallait surtout pas soulever de fardeaux. Il y avait une sorte de chaleur entre nous. Nous faisons famille, en somme. Quant aux premières rencontres avec les aînés, ce fut, pour moi, comme un éblouissement. Ils avaient de belles gueules. Certains ressemblaient à Jésus-Christ ou

à des penseurs. Ils lisaient. Ils vouvoyaient. Ils incarnaient la sympathie et la force. Parce que, parmi la classe ouvrière, les gars au boulot, il y a aussi de bonnes brutes.

J'ai commencé à travailler très tôt, à douze ans et de mon propre gré, chez le père Durand. C'était un gars de Montélimar. La guerre avait permis la création de beaucoup d'entreprises. Durand avait loué un terrain vague, monté quelques baraques et il y retapait du bidon de soldat et des casques bosselés : on faisait de l'étamage. Moi, je travaillais à côté de l'étameur, les pattes dans l'acide, dix heures par jour. Plus tard, j'ai bossé, à Lyon, avec des femmes et dans une meilleure ambiance. J'avais plaisir au boulot. J'étais réactif. Comme chez nous on est obligé, en somme, d'aimer le boulot, j'aimais le boulot. C'était avant le dévoilement, avant que je commence à comprendre quelque chose à la vie et à la société. Des conversations que j'avais, gamin, avec mon frère, tout ce que j'ai compris, c'est qu'on était une classe inférieure, parquée et méprisée. Du bétail en somme. Il ne s'est pas passé longtemps pour que je le comprenne. À quatorze ans, j'ai décidé que je ne passerais pas ma vie dans ce monde-là. C'est à ce moment qu'à peine converti aux idées avancées j'ai essayé de foutre le camp en Algérie, pays où, même, j'avais vécu quelques mois comme réfugié. Je me suis dit : plutôt le pays du soleil que l'usine et ses règlements. Mais je crois que ce dévoilement fut un peu brusque. Mon frangin y allait un peu à coups de maillet. En plus, il n'y avait pas que mon frangin. J'avais lu *La Vie tragique des travailleurs* des frères Bonneff sur les conseils des gens de la Jeunesse syndicaliste, qui n'étaient pas des jeunes – ceux-là étaient mobilisés à Lyon –, et venaient d'un peu toutes les régions de France, avec des idées syndicalistes en tête et des livres dans leurs besaces.

Et les grèves de 1917 ?

Les grèves de 17 ont eu lieu dans les grandes boîtes. Nous, on était dans une petite boîte. Il faut bien se dire qu'en général, les gens sont passifs et que la guerre n'arrange rien. En 17, quand je voyais passer un drapeau rouge et des grévistes dans la rue, pour moi c'était la révolution. J'allais à la Bourse du travail, il n'y avait pas de bagarres, les orateurs parlaient de leur rencontre avec le ministre – je crois que c'était Albert Thomas⁵ – à qui ils demandaient une augmentation. Il y avait des grèves, évidemment, mais aussi des courants d'idées, des émeutes, l'insurrection, la révolution en Russie, les mutineries au Chemin des Dames, tout cela se rejoignait. C'était comme un tissu, mais qui n'existait que pour les plus conscients, les militants. Ces idées passaient dans les discours et se communiquaient. Y'en a marre de la guerre, par exemple. Les gens qui n'y pensaient pas à ces idées se trouvaient donc entraînés, simplement parce qu'ils étaient là, qu'ils bossaient à tourner des obus. Quand mon frère était présent, j'avais des explications. L'amélioration du monde, la société future, on en parlait. Il me disait : « Tu comprends, quand il n'y aura plus de douaniers, plus de flics, plus d'armée, tout le monde travaillera ; il n'y aura que les malades qui ne travailleront pas. » Dans son esprit, tout s'organisait. En attendant, les gens qui développaient une sorte

⁵ Le socialiste Albert Thomas (1878-1932), partisan de l'Union sacrée, était, depuis septembre 1914, en charge de coordonner les chemins de fer, l'État-Major et le ministère des Travaux publics. Il démissionnera de sa fonction en septembre 1917.

de pensée, il fallait qu'ils se retrouvent – comme dans une Église, en somme, même s'ils sont libres –, il fallait qu'ils voient leurs copains, qu'ils parlent des mêmes choses, qu'ils se fortifient ensemble. J'allais avec mon frère à la Libre Pensée. On y rencontrait des socialistes. Il y avait des réunions fréquentes. En tout cas, je sais qu'à quatorze ans j'étais capable de faire le procès de l'action de Clémenceau.

Par la suite, il y eut la période des grands cortèges, des grèves, des occupations d'usine – de 1918 à 1920. Tout ça on le suivait, mais aussi les événements de Hongrie⁶. On s'exaltait de mots. Puis vint la retombée, l'échec de la grève des cheminots, le lock-out. La chambre patronale faisait le tri et n'embauchait plus les militants. Mon frère Lucien avait été assez violent, il s'était colleté avec un officier de police à la porte de son usine. On est venu à son domicile et il a foutu le camp à Paris. Après être revenu, il ne trouvait plus de travail et fut obligé de devenir manœuvre. Il a toujours dit qu'il avait un ange gardien. Par exemple, ce flic qui est venu le voir pour lui proposer... d'être mouchard. Au-delà de l'anecdote, ce fut la répression pour quelques années.

Vous avez travaillé chez Berliet, comment ça se passait ?

Avant Berliet, j'ai été manœuvre sur un chantier du bâtiment, je bossais 11 heures par jour, je gagnais autant que mon père et j'étais content de me faire une bonne paye. Un peu sur le modèle des sportifs, j'étais dur à la tâche et, comme chez tous les gamins, j'aspirais à la croissance, à devenir un homme. Vers quinze ans, j'étais donc manœuvre. Je tirais ma carriole. Là, j'ai rencontré un militant que j'avais connu à la Jeunesse syndicaliste. Lyon, ce n'était pas une ville où les hommes étaient atomisés. Ils se voyaient, les gars. Il y avait des liens de camaraderie. Pas de voitures, à l'époque, pas de trucs pour aller à la campagne, ils se rencontraient. C'était une tribu, les copains... Je rencontre donc Nury, un ajusteur, un Ardéchois, qui me dit : « Écoute, si tu veux, viens, tu pourrais embaucher à ma boîte. » Son patron, c'était Ladouard, ancien secrétaire de la métallurgie devenu petit patron qui travaillait derrière son tour. C'était l'exemple même du petit patron qui a toujours des relations d'estime professionnelle avec ses copains, qui n'est pas devenu un jaune. J'ai fait un apprentissage rapide d'ajusteur, j'ai tenu le balai pendant assez longtemps et j'ai fait des trucs plus difficiles.

Quand j'ai commencé chez Berliet, j'avais dix-huit ans. Là, c'était la grande boîte, l'usine de Vénissieux. Pour moi, enfin pour les outilleurs, c'était pas mal – même si on appelait la boîte « le bague Berliet ». L'usine en hiver, le même train-train tous les jours : objectivement, je n'étais pas trop mal, j'avais un bon contremaître qui ne m'embêtait pas. Mais j'avais des crises. Des choses s'entrecroisaient, en somme. J'étais plutôt végétarien et buveur d'eau. Être végétarien, bouffer peu, en hiver et en pleine croissance, ce n'était pas simple. En plus je n'habitais plus avec ma famille et l'époque – 1922 – ne portait plus d'espérance. Comme j'étais un peu trop lucide sur moi-même, il me fallait un contrepoids de vie physique à mon existence.

Quels étaient les rapports entre les outilleurs et les autres ouvriers ?

⁶ Le 21 mars 1919 fut proclamée la République hongroise des conseils, qui s'effondra le 6 août.

Les rapports qu'on peut avoir en usine, c'est-à-dire aucun. D'autant que les outilleurs travaillaient derrière leur grillage, sans contact avec l'atelier. Par ailleurs, ce n'était pas une période d'agitation. Il n'y avait aucun mouvement. Le syndicat... néant ! En même temps, en 1922, j'ai croisé des gars parmi les outilleurs, des copains italiens qui avaient fait les combats de rue, je savais qu'ils étaient antifascistes, qu'ils avaient combattu. À cette période, c'était le grand reflux des gars qui avaient passé la frontière et avec lesquels on se retrouvait au boulot. Ça ne faisait pas beaucoup d'échanges sur les conditions de travail. Dans *Travaux*, j'ai parlé d'un copain, un aîné, Vacheron, qui avait 26 ans à l'époque et une sorte de gravité, de maturité. Bon ouvrier, il avait été syndicaliste, puis était devenu anarchiste individualiste. Il avait l'impression qu'il n'arriverait à la culture qu'en changeant de situation. Fal-lait faire son boulot, disait-il. Ce serait trop long de définir cet état d'esprit, une croyance dans la perfectibilité individuelle. On avait de la sympathie pour lui parce qu'il avait été délégué, on se connaissait. Nous étions marqués comme peuvent l'être des copains au sens où nous l'entendions, des copains qui lisent, des copains philosophes au fond, qui réfléchissent, qui critiquent, qui ont des idées, qui gardent les yeux ouverts, des copains conscients, en somme.

Où avaient lieu ces échanges d'idées, cette fraternisation ?

Dans les groupes. À Lyon, par exemple, il y avait, rue Marignan, le groupe libertaire, mais aussi le groupe des anarchistes individualistes, dit du Libre Examen. Le groupe libertaire était formé de compagnons d'un peu tous les métiers : des terrassiers, des peintres, des mécanos. Il y avait aussi des causeries, des polémiques aussi, par exemple sur *Clérambault*, le livre de Romain Rolland. En 1921, Million, secrétaire de l'Union des syndicats du Rhône, tenta de fonder une petite université populaire. On l'a appelée l'Université syndicale. Million, qui était réformiste, cherchait à former des militants préparés, mais tout ça n'a pas été suivi d'effets. Ça manquait d'éléments conscients de la tâche. Tout se faisait au petit bonheur la chance. Au même moment se créa un groupe qui aurait dû s'appeler « Jeunesse syndicaliste », mais prit le nom de « Jeunesse ouvrière ». À travers les influences exercées sur nous, les journaux que nous lisions, nous étions plutôt libertaires. Je me souviens du *Réveil de l'esclave*, de *La Mêlée*, de *L'En-dehors*. La cogitation intellectuelle allait très vite. Paraissait aussi un petit canard, créé par un armateur de Paris, qui s'appelait *L'Ordre naturel*, et qui défendait les thèses de l'École de Manchester, de Bastiat, de Spencer : il était antiétatique et anti-nationaliste et sa doctrine c'était le laissez-faire absolu. Pas de coalitions ouvrières, pas de trusts, pas d'interventions de l'État – ou suppression de l'État –, supra-nation. Ça imbiba très rapidement certains d'entre nous, dont un copain qui ne jurait plus que par Bastiat. En fait, ça contribua à démolir le groupe. Quand je discutais avec ce copain qu'on appelait Marcel, je lui disais : « Mais, Marcel, les hommes, c'est pas des boîtes d'allumettes ». Moi je me sentais très faible sur la théorie de la valeur, les lois de l'offre et de la demande, l'économie politique. Mon père travailla quarante ans à l'usine de Pont-à-Mousson. J'ai toujours eu un sentiment très vif, viscéral, d'appartenir au monde des serfs. Je l'avais en moi, ce sentiment. Je l'ai senti, à Lyon en octobre 1915, en revenant d'Algérie où j'avais passé six mois comme réfugié.

Quand j'ai retrouvé ma famille à Lyon, j'ai eu le sentiment qu'on était mieux, qu'on avait échappé à la domination de la grande boîte, aux jetons pour aller à la coopérative, à la paye insuffisante.

J'ai en tête une discussion au sein du groupe lyonnais auquel j'appartenais – j'avais 19-20 ans. Appartenir à un groupe, c'était vivre la même aventure : quand les copains se dispersaient ou étaient bouffés par une sorte de disponibilité, ils n'entretenaient pas la foi, mais la critique ; ils s'ouvraient à justement ce qui pourrait nous démolir... On appelait ça la liberté d'esprit !

Je voulais voyager pour voir. À cette époque, je me sentais assez bien armé. Il y avait encore des groupes, je savais que dans telle ou telle ville où je pourrais aller, je retrouverais des copains. En 1925, j'ai repris mon projet, je suis parti vers l'Espagne : je me suis confronté à des travaux un peu au hasard de ma route, des travaux physiques. J'avais besoin de vivre au grand air. J'ai compris que ça m'équilibrait, que la critique aurait fini par ronger mon sentiment vital. À l'automne, je suis revenu vers les livres, les copains, l'usine à Lyon. J'ai eu l'occasion, à la fin de l'année 1926, d'être encore à Paris, mais le chômage venant, j'ai dû repartir dans le Midi bosser. Puis est arrivée l'année 1927 : j'avais été ajourné deux fois pour l'armée. J'étais passé deux fois devant le conseil de révision, avec des certificats. J'avais pas du tout l'intention d'être militaire, c'est la marque que m'avaient laissée les idées libertaires, l'idée que l'individu n'est pas le sujet de l'État ni même celui de la société. Ce contrat-là, je n'en voulais pas. Je n'étais pas sûr, moi, que le communisme soit possible, mais ne pas être militaire c'était mon bout de certitude. Et puis je ne pouvais pas, quoi, physiquement, enfin, totalement, je ne pouvais pas être militaire. J'avais été très accommodant, je n'ai pas été objecteur de conscience, je suis allé à l'armée pour être réformé. J'avais que six mois à faire parce que j'avais été déjà ajourné deux fois, et j'allais dans un corps d'armes assez privilégié : la DCA. Je suis allé à Toul, j'ai fait ce que je pouvais pour être réformé. J'avais 23 ans et l'impression que j'allais perdre six mois d'un temps extrêmement précieux. J'y ai passé trois semaines et je suis parti, je suis revenu à Paris.

La situation à Paris n'était pas très facile, j'ai pu embaucher chez Citroën avec les papiers d'un copain qui était lui-même insoumis. À l'époque, les bureaux d'embauche ne regardaient pas, ils avaient besoin d'outilleurs. C'était chez Citroën à Saint-Ouen. J'ai commencé dans un service d'entretien général, il y avait un certain désordre, ça cafouillait, je travaillais de nuit, on ne foutait pas grand-chose... Mais enfin, c'est dur le boulot, j'ai travaillé quelques mois et j'ai pris des vacances ; j'ai dit à mon chef que j'étais malade, que j'avais besoin de me reposer, que je reviendrais. Quand je suis revenu, j'ai repris dans une autre équipe où le boulot était extrêmement dur. Ça tenait aux conditions : quand, à la chaudronnerie, tous les ateliers se trouvaient réunis et qu'on devait faire un boulot de précision... (c'est le point qui m'a déterminé un peu à écrire *Travaux*), là, j'ai eu l'impression de vivre l'expérience des hommes primitifs quand ils étaient en face des diplodocus ou des dinosaures. Les monstres avaient changé. Désormais, c'étaient des machines. Alors, la vie vous dépasse, le sentiment naît d'être dans la société sans avoir droit à la vie. Quand on est dans la condition ouvrière, on est soumis, on peut râler mais on se plie aux conditions faites aux ouvriers, on est

comme les autres, quoi, égaux dans l'exploitation, on ne lâche pas le peloton, car si on le lâche, on est dans la faiblesse. À cette époque, j'ai été blessé à la main : pour la première fois, je n'ai pas pris de feuille d'assurances, je suis resté avec un gros pansement à l'index, puis j'ai bossé. Ça m'avait d'ailleurs valu la sympathie du docteur ! Plus tard, le boulot est devenu plus difficile encore : la fatigue, le bruit, j'en avais ma claque. Je suis retourné voir le docteur, qui m'a facilité une embauche chez Citroën à Levallois : là, pas de vacarme, pas de grosses machines, du bruit mais normal... Mais commença une pratique de contrôle qui n'avait jamais sévi chez les ajusteurs-outilleurs, dont le travail restait artisanal. Pour la première fois, j'ai été chronométré par des gens qui n'y connaissaient que couic, des jeunes gens qui n'avaient jamais travaillé. Ça obligeait à une sorte d'intensité dans l'effort, comme s'il fallait être le champion ! Ce n'était pas la chaîne, ce n'était pas du travail en série qu'on faisait. Tout le contraire : on faisait des instruments de précision qui devaient servir à mesurer des pièces pour des ouvriers spécialisés sur leurs machines. Ce sont des pièces isolées, mais si on avait besoin de quinze heures et qu'on nous en donnait huit, on avait des bons. Quand les bureaux avaient cafouillé, le contremaître, le chef d'équipe, prenait sur lui : « Je t'arrangerai ça sur un autre bon »...

Comme je ne sortais pas à midi... parce que les petits bistrots c'est la zizique, le joueur d'accordéon, le coude-à-coude, ça gueule, je bouffais quelquefois sur mon étau... Mes neuf heures, ça se traduisait par onze heures de présence : alors le soir, je marchais à petits pas. Quand je me retrouvais à l'hôtel, si ma femme froissait un journal, je commençais à chialer. J'avais le sentiment que je ne tenais pas le coup, que j'étais à la limite de l'effort, que je frisais l'hystérie. À un moment donné, sentant que je ne pourrais plus tenir, je suis allé revoir le toubib, je lui ai présenté ma main et mon index, je voulais une feuille d'assurances pour une opération qui rétablirait mon tendon. J'ai un peu insisté, mais il me l'a refusée et il a appelé le gardien de service. Je me suis servi de cet exemple, dans *Travaux*, je ne faisais que défendre la nécessité du syndicat, de l'union. Là, il n'y avait pas d'entraide, il n'y avait rien, pas de délégués, pas de recours...

Il n'y avait rien comme syndicat chez Citroën ?

Ils existaient peut-être, les syndicats, mais il n'y avait pas de syndiqués dans la boîte, pas de syndiqués qui se faisaient connaître, du moins...

Y avait-il des accrochages avec les chronométrateurs ?

Nous, on ne les voyait pas, les chronométrateurs, ce n'était pas le même système. C'était les manœuvres spécialisés travaillant sur des machines et qui faisaient des gestes répétitifs qui étaient chronométrés. Il y avait le démonstrateur, le régleur, habile à la machine, qui faisait le geste, il avait 150 pièces à faire ou 1 000, il avait calculé tant de temps, tu les gagnais ou tu les perdais, tu perdais ton bon... Mais nous, il ne pouvait pas y avoir d'accrocs, c'était simplement un temps fixé par quelqu'un qu'on ne connaissait pas – et depuis son bureau. Dans l'atelier où j'ai bossé quand j'étais à Saint-Ouen, les chefs étaient sympas : on faisait un dur boulot, à partir de lecture de dessins, dans de rudes conditions de bruit, sans outillage. Un atelier de mécanique de précision lié à un atelier de chaudronnerie et d'emboutissage où

les machines font quatre mètres de haut, ça n'allait pas ! On ne voit pas un chimiste travailler parmi l'éclatement des obus !

J'ai été très réactif à la pollution, aux bruits, au malaise que produisent ces trucs-là. Il pouvait y avoir des incidents, de temps en temps, avec les gardiens, mais ce n'était pas à proprement parler des accrochages, des mouvements organisés.

Muni d'une feuille d'assurances, je suis allé à la clinique de la CGTU. La CGTU existait en tant qu'organisation, mais elle était faible. À cette époque, il devait y avoir de 25 000 à 35 000 gars au Parti. On en voyait, de temps en temps, qui vendaient *L'Avant-Garde* à la sortie de Renault et à qui on pouvait serrer la main, mais des gars un peu ouverts ou réactifs, on n'en voyait pas, même si on sentait parfois une certaine forme d'assentiment à certains propos chez ceux qui avaient des souvenirs. Le mouvement syndical s'est noyé. On en a d'ailleurs ressenti les retombées un peu partout : moins de fêtes populaires, moins de groupes, moins de trucs partout. Sur le chemin de Paris, en 1923, je me suis arrêté à la colonie de Bascons pour y retrouver des copains, des libertaires. C'était comme une secte qui se distinguait par un style de vie et la pratique du végétalisme. À Paris, il y avait le foyer végétalien de la rue Mathis, créé par Buteau, un gars qui avait connu Lénine. Il était sur la lancée tolstoïenne, si on veut, et faisait sien le principe épicurien de liberté par la limitation des besoins. Au foyer, il y avait des Italiens, chassés par le fascisme, des Russes, des Bulgares, pas beaucoup de main-d'œuvre immigrée proprement dite. Il y avait aussi une effervescence parisienne d'après-guerre. Au Dôme, notamment, c'étaient les peintres d'origine scandinave qui dominaient. Il y avait beaucoup de curiosité, un mouvement de vie intellectuelle, spirituelle, dont on retrouvait la réplique dans ce restaurant végétalien où ça remuait comme à l'Odéon en 1968, avec les mêmes interventions drolatiques !

Ce n'est plus le mouvement ouvrier à proprement parler, en fait, ce sont des échappées. Avec des retombées, des moments où l'on ne croit plus, n'espère plus, où l'on prête l'oreille à d'autres voix : la libération par l'illégalisme, la révolte ouverte, et peut-être même la révolte à tombeau ouvert. Le père Buteau, lui, croyait avoir trouvé une autre forme d'évasion de la lutte de classes, une libération par la limitation des besoins : vous êtes libres, vous n'êtes plus dans le carcan de l'usine, vous pouvez même rejoindre les champs ou la nature. Ces petites aventures dont je parle, ça aurait pu éclore autour du syndicalisme, de la révolte ouvrière. Je me souviens de mon vieux copain Nury, dont j'avais été l'apprenti. À quarante-cinq ans, il a dû laisser tomber la boîte de Ladouard. Sa femme a travaillé dans une coopérative de chaussures. Il me disait : « Oh, tu comprends, nous maintenant, on décroche... » Il y avait quelque chose qui s'était passé dans la génération de ceux qui ont eu vingt, vingt-cinq ou trente ans en 1914. Ils avaient cru à la grève générale, à la solidarité ouvrière, à la révolution russe. Ils avaient été dans de grands espoirs. Tout ça, d'un coup, c'était retombé. Alors ils se disaient : « Les masses sont indécrottables, ce sont tous des abrutis... ». Ceux qui le pouvaient, ils décrochaient... Mon frangin Lucien a décroché après les grèves de 1920, d'abord parce que les gars de sa boîte n'avaient pas été solidaires. Il avait ressenti comme une défection ouvrière. Quand Lucien fut

menacé de poursuites, c'est le directeur de l'usine Zénith de Lyon où il travaillait qui, adepte des théories fordienne – qu'il avait déjà appliquées à ses managers avancés –, s'était mis en tête de créer le bien-être par le fordisme en s'annexant les syndicalistes les plus militants. Il suffisait, pensait-il, de leur filer de bonnes places. Si Lucien avait été minimalement opportuniste, il serait devenu chef d'atelier.

Pendant un certain temps, j'ai éprouvé le sentiment qu'il n'y aurait peut-être pas la révolution, mais qu'un état d'esprit persisterait, fondé sur le refus d'entrer dans les rouages, sur le grignotage du système. C'était aussi un courant, le courant de la société future l' « ici et maintenant » des individualistes anarchistes qui faisaient petite société close, entre copains.

En 1928, je me retrouve chez Renault, dans un petit atelier très agréable, sans bruit ni temps compté. J'avais une blouse blanche. Il y avait là un gars assez intelligent, le père Calflèche, qui avait travaillé avec les Voisin, les premiers créateurs de l'automobile. Il avait connu les ouvriers de la première automobile. Calflèche, c'était une sorte d'autorité morale. Il ressemblait à Paul Valéry, petites moustaches, façon élégante de rouler sa cigarette, un côté parigot, fin. Dans l'équipe, il y avait des gars qui roulaient les épaules, qui parlaient argot un peu fortement. Pour le père Calflèche, j'étais le gars qui lisait, et ça, ça faisait une amitié. Je n'y étais pas mal dans ce monde, mais je pensais à un retour vers la vie, vers le Midi. Alors je suis parti. J'ai quitté ma compagne. À cette époque, je lisais une petite nouvelle de Gobi-neau, insérée dans *Les Nouvelles asiatiques*, avec un côté amour chevale-resque. Au fond, me disais-je, moi, si j'écrivais, ce ne serait pas autour de l'*homo œconomicus*, l'ouvrier. Si j'écrivais, je ferais passer l'homme dans beaucoup de trucs que la société ne peut pas satisfaire et que la révolution ne satisfait pas non plus, tout ce qui est relatif à la vie dans les profondeurs, au courant des aspirations. Toute société aspire à donner à tout un chacun ses 11 à 15 m² de logement ou un peu de verdure ; elle a de la vie une définition purement matérielle. Moi, toute la vie qui m'est passée dans le carafon, c'est un peu grâce à la littérature que c'est venu, car ça ne vient pas tout seul.

En 1925, avant de partir vers les Pyrénées, j'avais expliqué mon projet à Malespine⁷ : partir en Espagne, m'engager dans le Tercio⁸, puis désertier et rejoindre le Rif pour me battre avec les Marocains. Ce n'était pas la cause marocaine en soi qui m'importait, mais j'étais porté par une sorte de vision stendhalienne, j'avais compris des trucs, je voulais vivre pour l'énergie, le développement physique. De toute façon je ne voulais pas être du côté impérialiste. Heureusement, je n'ai pas pu réaliser mon projet. Je suis arrivé à la frontière, je ne l'ai pas traversée ; le voyage avait un peu trop duré et la griserie du rêve s'en était un peu allée. Un copain m'a dit : « Surtout, ne va pas en Espagne, y a pas de boulot. Je ne lui avais pas parlé de mes projets... Reste ici, tu pourras t'embaucher, et effectivement, j'ai embauché. Une fois que j'ai travaillé physiquement, j'ai compris. Je me suis dit : tiens, les rêves

⁷ Émile Malespine (1892-1952), médecin psychiatre et fondateur, en 1925, de *Manomètre*, revue surréaliste-dadaïsante lyonnaise, noua une relation d'amitié avec Navel et lui publia son premier poème. Le jeune Navel suivait avec beaucoup de constance et d'intérêt les cours que Malespine donnait à l'Université syndicale de Lyon sur « Esthétique et psychologie ».

⁸ Équivalent de la Légion étrangère.

ce sont des rêves où la volonté de faire ceci ou cela relève de l'instinct. C'est comme un langage qui envoie une sorte de message sur la vie physique, le besoin et l'emballlement qu'elle procure... En réalité j'avais besoin de soleil et de grand air.

À Perpignan, je me suis rapproché de la tribu. Il y avait de très beaux arbres à l'époque dans cette ville, des platanes, c'étaient comme des fûts, une chose unique en Europe, ils ont été coupés, probablement à cause du vent. Là, j'ai rencontré un gars avec des cheveux un petit peu longs et des sandales ; il n'y avait que les anars qui portaient des sandales – un peu à l'imitation d'Isadora Duncan. Je me suis approché de lui, mais je ne savais pas parler l'espagnol. Alors je lui dis : « Anarchiste ? », ce qui était facile à deviner vu qu'il avait des brochures plein ses poches un peu flottantes. Le gars devait appartenir à la catégorie végétarienne et individualiste. Il me dit : « L'anarchisme est la *perfección individual* », puis il me présente ses copains, des copains qui travaillaient, des Catalans, des gars de la Fédération anarchiste ibérique (FAI). L'après-midi, je les ai suivis. Ils avaient une organisation un peu clandestine qui tenait réunion à la campagne, en petits cercles. Un peu plus tard, il m'a mis en relation avec l'unique libertaire de Perpignan, un copain dont j'ai oublié le nom, père de famille de deux enfants – sa fille s'appelait Vérité et son fils Spartacus. Lui, c'était un anarchiste œcuménique. Il plaçait dans les kiosques de Perpignan la presse anarchiste : *L'En-dehors*, journal d'Armand, qui avait succédé à *La Mêlée*, *L'Idée libre*, d'André Lorulot, petit feuille d'éducation populaire et sans doute aussi *Le Libertaire*.

En me rapprochant des copains catalans, j'ai rencontré Carlos, un maçon andalou qui avait vécu les années de répression qui précédèrent la dictature de Primo de Rivera, le temps des *pistoleros*. Enchaîné, il avait été baladé à travers l'Espagne. C'était un gars à l'aspect un peu arabe qui avait pas mal lu, mais avec qui on ne pouvait guère parler, car c'était un type froid. Quand il entendait les copains libertaires discuter, il disait : « Ce sont des enfants... ». Il en était revenu, en somme, de l'idée que les choses pourraient changer, il avait acquis une sorte de sagesse intérieure qui l'avait plongé dans la solitude, l'isolement. Ses seuls camarades, cela dit, c'était des révolutionnaires, des libertaires. Chef de chantier, il construisait une église de briques. C'était un beau chantier, le chantier de Carlos... Il est vrai que, quand on a vingt-et-un ans, on développe une sorte d'imagination poétique. Derrière les gars du chantier, je voyais des Velasquez. Il faut avouer que c'était une belle race, l'espagnole, elle n'était bouffée ni par l'alcoolisme, ni par le cynisme gaulois français.

C'est en 1932 que vous vous manifestez aux autorités militaires ?

Non, en 33... Ça n'a pas beaucoup d'importance, d'ailleurs. À l'époque, c'était difficile pour moi. Sans être réellement informé de ce qui se passait en Russie, je manifestais une vague sympathie à l'égard de la révolution russe. Si j'avais bossé chez un employeur bourgeois, il aurait dit que j'étais rouge. Dans le Midi, j'ai fait une expérience marquante : quand je travaillais sur les chantiers, j'existais physiquement. Par comparaison, quand j'ai bossé en usine, je me sentais diminué, je ne ressentais pas le même influx.

En somme, j'éprouvais que ce rapport qu'il pouvait y avoir entre une sorte de santé physique et le lyrisme – et même l'appétit pour la vie – n'opposait pas la vie physique à la vie mentale. Avant de quitter Renault, j'avais bien réfléchi à cela. Je m'étais dit que je n'étais pas disposé, pour être un bon ouvrier, à vendre ma cervelle. Car, en effet, pour être un bon ouvrier, il faut y mettre beaucoup de soi, ce qui signifie ne pas trop lire – et je lisais beaucoup – ou ne pas trop aller au théâtre – et je trouvais ma respiration au Vieux-Colombier à l'époque des Pitoëff et de Copeau. Je ne pensais pas qu'au boulot, je n'étais pas disponible que pour l'usine. Partant de cette réflexion, j'en suis vite arrivé à la conclusion qu'en devenant terrassier je ne vendrais ni mon intelligence ni cette part profonde de moi-même qui m'inclinait à rêver, à remuer, à aimer la vie. En fait, je n'étais peut-être pas doué pour être un as du travail en usine. Je me débrouillais pas mal chez Renault, mais je n'étais pas le compagnon le mieux payé ; ce n'était pas à moi qu'on donnait le boulot le plus difficile à faire. Il m'arrivait d'ajuster très bien une pièce au 1/100^e, mais c'était parce que je m'étais trompé de 1 cm dans le tracé.

En 32, on avait ce sentiment – que certains « marginaux » peuvent encore éprouver aujourd'hui – qu'il fallait grignoter du temps au travail, ne pas être militaire, ne pas se marier, ne pas se prêter à l'exploitation. En attendant mieux, il fallait vivre. Fin 29-30 je suis entré chez Mossekoust, une société d'import-export qui avait un magasin de produits soviétiques : des dentelles d'Orenbourg, des poupées d'ici ou là, des étuis à cigarettes en bouleau, etc. L'affaire était sous la dépendance de la délégation commerciale soviétique. À l'époque, j'habitais Auteuil. Moi ce truc de la grande ville, même pas mal, ça ne m'allait pas, je ne m'y sentais pas bien. Je suis donc retourné dans le Midi. J'ai pris la pioche. C'était dans la région de Cavalaire ; je revenais pour trouver une petite propriété à louer et finalement je l'ai eue. Pendant deux ans et même si la vie n'a pas toujours été facile j'étais – poétiquement, je veux dire – dans une sorte d'accord, j'éprouvais un sentiment lyrique de la vie, je travaillais avec un certain plaisir, je n'étais ni dans l'ennui ni dans le regret. C'était une sorte d'existence des plus agréables, mais qui, à la fin, au bout de deux ans, me parut limitée. Ça tombait bien parce qu'il s'est trouvé que mon propriétaire avait besoin de reprendre le domaine qu'il m'avait loué pas cher.

De là, je suis parti pour Nice où j'ai retrouvé un pote, Isaac Fresco. Il était venu me visiter dans mon petit domaine. Il était végétalien, Fresco, il m'a donné à manger quelques petites salades et des cacahuètes le soir, 10 balles de temps en temps. J'ai fini par trouver un boulot, mais j'étais quand même passé près de la cloche. C'était une expérience... Quand je me suis retrouvé à Paris, c'était le Paris des clochards, le Paris des soupes populaires, du chômage, y avait pas de boulot. Au fond, à l'époque, c'est comme si j'avais dû réviser mes principes. Je n'ai pas touché au marxisme, mais je m'intéressais au parti des bolchos, des vestes de cuir, je lisais *L'Huma*. Il faut dire que je ressentais un grand malaise dans les quartiers d'Auteuil, le grand bourgeois entrant dans son auto, tout ça... Mieux vaut pas trop ressentir les choses en prolo révolté, quoi, mais enfin, à l'époque, c'était un peu comme si j'étais

battu... Pas par l'objection de conscience mais par le grignotage, qui ne prévoyait pas les crises cycliques ! Apparemment, donc, il n'y avait que l'action révolutionnaire. À l'époque, j'avais retrouvé à Lyon, dans l'entourage de Malespine, Pierre Laurent Darnar, journaliste à *L'Huma* du temps de Gabriel Péri. Il était devenu bolcho. Je sentais que je me rapprochais. Et puis j'en avais marre, j'avais sept ans d'illégalité, ça devenait gênant. Alors j'avais décidé qu'un jour je me rendrais aux autorités et que j'apprendrais à me servir d'une mitrailleuse...

Il y avait les meetings, il y avait *L'Huma*. Quand je suis rentré à Paris, j'ai retrouvé ma compagne. Elle était chômeuse et vivait dans un petit meublé où je ne pouvais pas rester parce que le concierge m'aurait repéré. Le copain qui m'avait préparé des papiers vivait aussi à Paris ; j'avais donc une double identité à la même adresse. Comme il fréquentait un cours à la CGT, un cours sur le marxisme, il y rencontra un gars qui s'appelait Bertholet, un Suisse qui appartenait à un mouvement à part, un petit mouvement socialiste. Il habitait Bourg-la-Reine dans l'atelier d'un sculpteur allemand qui s'appelait Ilmari. En 1933, Ilmari était parti faire la révolution en Allemagne. Un soir, Bertholet m'annonça qu'Hitler venait d'être élu chancelier. Deux mois plus tard, il y avait une forte campagne pour exiger la libération de Thälmann, le chef communiste.

Mais enfin, tout ça ne change pas mon truc. À Nice, j'avais fait une sorte d'expérience de rêve éveillé, de marches nocturnes, des tas de trucs, je rêvais... Quand je me suis retrouvé à Paris, je bossais mais je vivais aussi un moment de dépassement, une illumination, tout d'un coup. C'est comme si j'avais été rattrapé par la marche de l'histoire. En même temps, à Paris, petit à petit, je sentais que je me ratatinais, que je rentrais dans la tristesse. Un jour, j'ai décidé d'aller me promener : j'ai fait un tour à pied des champs de bataille de Verdun ; je cherchais toujours l'équilibre, les raisons d'être, les raccords. Le sentiment de la vie, c'est le sentiment d'un manque. Je pourrais dire que j'étais très malheureux, en tout cas que je n'étais pas heureux... Il y avait la vie dans ce qu'on pourrait appeler le rapport aux choses profondes et la vie ordinaire : le chômage, l'évolution idéologique. Un jour j'ai décidé que ce serait en hiver que je me rendrais de préférence. Pour être franc, je ne me suis pas rendu pour des raisons idéologiques. Avec ma compagne, la vie était devenue un peu difficile. Un soir de paye, je rentrais et il n'y avait ni haricots ni carottes cuites ; j'ai dit des mots, ce fut une scène de ménage. J'ai foutu tous mes poèmes au feu ; tout ce que j'avais, je l'ai foutu au feu. Et je me suis dit qu'en taule je deviendrais fou, mais que j'échapperais au reste. Enfin, il se passa toujours autre chose que ce qu'on avait prévu, mais c'est comme ça que je me suis rendu.

Entretien avec Georges NAVEL, avril-mai 1975

[Source : *Les Révoltes logiques*, n° 1, quatrième trimestre 1975].

– À *contretemps* / En lisière / mai 2025 –

[<http://acontretemps.org/spip.php?article1110>]